# La générale de Lattre tremble pour son fils chef de poste au Vietnam

**« Vous prierez pour mon mari, c'est fort bien », a déclaré Mme la générale de Lattre de Tassigny aux prêtres vendéens que son beau-père avait conviés à sa table. « Mais il faut aussi prier pour mon fils. »**

**Le lieutenant Bernard de Lattre (à gauche) commande, à 22 ans, un avant-poste dans la brousse indochinoise. Engagé volontaire comme simple soldat, il fut le plus jeune médaillé militaire de France. Après avoir servi au 2e dragons, il suivit les cours d'élèves-officiers à Saint-Maixent, puis se porta volontaire pour l'Indochine.**

**Sa mère sait bien que l'arrivée du général ne changera rien à sa situation. « Vous pensez, a-t-elle ajouté, si les hommes d'Ho Chi Minh vont s'acharner contre son poste ! Surtout que mon fils est une magnifique cible. Il mesure 1 m. 82, et la prudence n'est pas son fort. » La générale compte rallier Saigon en février, mais elle doute qu'elle puisse voir souvent son fils.**

**Le général avait, lui aussi, fait ses premières armes dans les dragons. En septembre 1914, le lieutenant Jean de Lattre était envoyé en reconnaissance dans la région de Montcuillé, près du fameux Bois-le-Prêtre. Il montait sa fidèle jument « Gazelle ». Soudain, trois uhlans surgissent. Le dragon transperce l'un deux d'un coup de lance, tue un autre d'un coup de sabre, mais il est grièvement blessé par le troisième. « Gazelle » fait demi-tour et regagne au galop les lignes françaises. Le lieutenant de Lattre est décoré de la Légion d'honneur. C'est cette scène épique que retrace l'aquarelle ci-dessus. Bien qu'il ne s'agisse que d'une « chromo » et que le général soit d'un goût fort raffiné, il tient à cette « œuvre d'art » plus qu'à n'importe quelle pièce de collection. Elle lui a été offerte en 1927 par un de ses anciens sous-officiers nommé Deutsch.**

# STALINE A DIT POURQUOI L'U.R.S.S. NE PEUT FAIRE LA GUERRE EN 1951

Il y a une qualité qu'aucun de ses pires ennemis n'a jamais déniée à Staline : la prudence. Tout le monde est convaincu qu'il ne se lancera pas dans une aventure. La question que les dirigeants américains posent avec anxiété à leurs services de renseignements est celle de savoir si la Russie a les moyens de soutenir une guerre de longue haleine contre un ennemi aussi puissant que les Etats-Unis.

Le 9 février 1946, Staline comparaissait devant ses électeurs, à Moscou. La seconde guerre mondiale était encore toute proche, pour ces hommes et ces femmes de Russie qui avaient tant souffert. Le ciel diplomatique était serein et personne n'aurait osé parler d'une troisième guerre mondiale.

S'abandonnant pour une fois, Staline livrait à son public les chiffres toujours tenus secrets de la production russe. Pour l'année 1940, disait-il, nous avons produit 15 millions de tonnes de fonte, 18 millions 300.000 tonnes d'acier, 166 millions de tonnes de charbon, 31 millions de tonnes de pétrole.

Puis il poursuivait, dans un langage direct et simple : « Le seul courage est insuffisant pour vaincre un ennemi qui possède une armée nombreuse, un armement de premier ordre, des cadres d'officiers bien instruits et un ravitaillement bien organisé. Pour lui infliger une défaite complète... il faut... un armement parfaitement moderne et en quantité suffisante et un ravitaillement bien organisé. Mais, pour cela, il est indispensable d'avoir, et ce en quantité suffisante, des choses aussi élémentaires que du métal pour la production d'armement, d'équipement, d'outillage pour les entreprises, du combustible pour assurer les transports, du coton pour la fabrication d'uniformes. »

Staline concluait :

« Nous devons arriver à ce que l'industrie puisse produire annuellement *50 millions de tonnes de fonte, 60 millions de tonnes d'acier, 500 millions de tonnes de charbon, 60 millions de tonnes de pétrole. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourra considérer notre patrie comme garantie contre toutes les surprises.* Cela demandera peut-être trois nouveaux plans quinquennaux, sinon plus. Mais nous pouvons accomplir ce travail et nous devons l'accomplir. »

Les chiffres que Staline donnait ce jour-là, étaient ceux qui correspondaient à une guerre défensive. Pour une guerre offensive, les besoins de la Russie seraient au moins égaux, en réalité supérieurs.

Or, où en est la production russe aujourd'hui ? Naturellement, plus aucun chiffre n'est donné. Mais, le 6 novembre dernier, Boulganine, un des principaux dirigeants de l'économie de guerre russe, a fait un rapport public où, à défaut de chiffres restés secrets, il a donné des pourcentages par rapport à la production de 1940 : augmentation de 28 % pour la fonte, de 48 % pour l'acier, de 57 % pour le charbon et de 21 % pour le pétrole. En appliquant ces chiffres à ceux donnés par Staline le 9 février 1946, on arrive aux conclusions suivantes :

| | Besoins en cas de guerre | Product. actuelle | Pourcentage |
|---|---|---|---|
| | — | — | — |
| Fonte .. | 50 | 19,2 | 38 % |
| Acier .. | 60 | 27 | 45 % |
| Charbon | 500 | 262 | 52 % |
| Pétrole .. | 60 | 37 | 63 % |

(en millions de tonnes)

Même si l'on englobe dans ce tableau le charbon de Silésie, l'acier et la fonte de Tchécoslovaquie, le pétrole de Roumanie (qui ne représentent pas le dixième des besoins russes), on peut dire que l'U.R.S.S. ne couvre que la moitié de ses besoins « pour être à l'abri de toutes surprises ». Une exception : le pétrole. Mais il est évident que, pour une guerre offensive qui porterait la bataille fort loin, l'U.R.S.S. aurait des besoins plus considérables que ceux définis par Staline.

Si l'on s'en tient aux documents soviétiques eux-mêmes, la prudence conseille à Staline de ne pas engager une guerre en 1951.

# Les communistes retendent la main

## « à n'importe qui mais pas pour n'importe quoi »

Le P.C. français opère depuis quelque temps un de ces virages tactiques dont il est coutumier.

Les signes palpables de ce changement ne manquent pas. Le 11 novembre 1949, M. Pierre Villon conquérait la palme du martyre aux Champs-Elysées en provoquant une bagarre avec la police ; le 11 novembre 1950, il ne pensait plus, comme les autres communistes, qu'aux commémorations pacifistes, aux souvenirs des morts. Un candidat M.R.P. à la présidence du Conseil général de la Seine a reçu l'appui **sans condition** des élus du P. C. On voit peu de grèves organisées par la C.G.T. seule.

Une bombe au plastic a éclaté il y a peu de temps dans l'atelier de composition du « Figaro ». Geste de provocation ? On l'a dit dans les cellules. Mais, dans l'une d'elles au moins, on a ajouté que les manifestations de l'an dernier contre la publication par ce journal des souvenirs d'un SS notoire étaient impensables aujourd'hui, parce qu'elles isolaient le Parti.

Lors de la révocation des maires et adjoints de Paris aucune manifestation de masse n'a été organisée alors que la police s'attendait à y faire face. Dans un arrondissement où une adjointe était remplacée, l'hebdomadaire du parti appelait les adhérents à descendre dans la rue. Au moment du routage du journal, le secrétaire de section venait pour glisser un tract décommandant le meeting. Et il expliquait :

— Vous allez manifester contre un maire républicain qui n'est pas des nôtres, mais qui est froissé par la révocation de son adjointe et lui a témoigné sa sympathie.

Aux militants de base on donne une raison curieuse de ne pas s'attacher aux « calomnies anti-soviétiques » des dirigeants socialistes et des journaux comme le *Populaire* et *France-Tireur* :

— C'est pour vous, leur dit-on, que ces calomnies sont écrites ; elles sont destinées à vous heurter de façon à ce que vous ne tendiez pas la main aux ouvriers socialistes.

### Front unique

Quand Maurice Thorez a été atteint par la maladie, il sortait de sa voiture pour entrer à une réunion des cadres de la Fédération C.G.T. de l'Eclairage. Cette réunion s'inscrivait dans une série déjà commencée et qui devait se poursuivre. Exceptionnelement, la fiction de l'indépendance syndicale était abandonnée et le secrétaire général du parti venait donner le nouveau mot d'ordre : Front unique. A ceux qui objectaient les réticences des autres syndicats, il répondait :

— Vous devez être unitaires pour deux.

Les œuvres complètes de Maurice Thorez sont rééditées. Cercles d'études et cellules sont invitées à étudier, dans le premier volume actuellement paru, le chapitre intitulé du Front unique. Du haut au bas de l'échelle, au frémissement et à l'épuration amorcée dès 1945, succède leur contraire : « La guerre contre le sectarisme ».

Front unique : ces deux mots donnent la clef de l'attitude actuelle du P.C. Celui-ci estime que les conditions de possibilité et de réussite d'un vaste front d'idées et d'intérêts sont réunies comme dans la période qui a précédé et accompagné la formation et le succès du Front populaire. Une politique qui demande des sacrifices à tout le monde fait des mécontents dans toutes les classes. Il en était ainsi après la crise de 1931, quand on essayait de sauver le franc par la déflation. Il en est ainsi aujourd'hui, où le réarmement est un lourd fardeau qui n'épargne aucune catégorie de la population.

Cette tactique de la main tendue, dans sa première phase, doit surtout dérouter et désorganiser l'adversaire, c'est-à-dire les nombreux cercles. Elle a obtenu, contre M. Jules Moch, un succès provisoire sur le plan parlementaire : des M.R.P. neutralistes ont, à cette occasion, serré la main qui leur était tendue. Des titistes du journal *Observateur* ont fait de même à propos des Combattants de la Paix. De gros industriels ont, à fin octobre, une démarche inattendue au comité central : ils demandent à aller en U.R.S.S. pour étudier les moyens de production et nouer des relations commerciales. Pour l'heure, on peut faire le Front unique avec n'importe qui, mais non pas sur n'importe quoi, comme le démontre la mésaventure des conseillers généraux de l'Yonne, qui ont cru pouvoir envoyer des colis aux soldats d'Indochine.

### Front National ou Front Populaire

Dans une phase ultérieure, quand la confusion sera suffisante chez l'ennemi, il faudra reconstruire et reconstruire au profit et selon les desseins du parti. D'ici là, un choix devra être fait — qui n'est pas nouveau et dont on a débattu souvent : faut-il réaliser le Front unique par la base ou par le sommet ? Par la base : cela signifie que l'on passe par-dessus la tête des dirigeants des autres organisations et que l'on recrute homme par homme ; ainsi a-t-on procédé sous l'occupation avec le Front National. Par le sommet : cela signifie que l'on propose des objectifs précis et limités aux chefs des autres partis et syndicats et que l'on se tie solennellement et par contrat : ainsi du Front populaire. Pour l'heure, avec les « Combattants de la Paix », les communistes paraissent opter pour la première formule qui leur laisse la machine administrative, c'est-à-dire l'épine dorsale de l'affaire. l's changeront, s'il le faut, au gré des opportunités politiques.

# FRANÇOISE GIROUD : Brasseur Jouvet et Giraudoux ont fait d'Odette Joyeux (1 m. 52) une grande bonne femme

Le CARREFOUR, où Odette Joyeux vient de planter son château, est aussi celui où sa route de comédienne croise sa route d'auteur. La voilà bien engagée, la voilà sauvée. Elle a désormais le droit de veillir puisque, faute de pouvoir éternellement interpréter les adolescentes tendres et sauvages, elle pourra maintenant les faire parler.

On croit souvent qu'elle joue à la petite fille. Ce n'est pas vrai. Elle EST une petite fille, avec tout ce que cet état comporte de grave, de douloureux, d'inachevé. Et d'irréel.

S'il y a chez elle de l'affectation, c'est lorsqu'elle doit endosser son rôle d'adulte. Alors, le grand public, ému d'entendre ce qu'elle porte comme les enfants au fond de ses yeux noirs jure avec l'assurance du rire et la frange décolorée.

Elle est née pour avoir seize ans, pour demeurer sur cette frontière qui sépare la vie de l'idée que l'on s'en fait, pour rester perchée sur cet arbre où les adolescents tombent, comme des fruits lorsqu'ils sont mûrs.

Odette Joyeux est de la race des fruits verts, ceux que le vent arrache et qui font grincer des dents, ceux qui n'arrivent jamais à maturité mais qui l'on peut croquer sans crainte : tombes avant d'être ablimés.

Elle a épousé à dix-sept ans un homme rayagé par toutes les passions : Pierre Brasseur. Et elle a été dans sa vie la source d'eau claire qu'il eut toujours l'énergie de ne pas souiller.

Elle fit sa connaissance lorsqu'elle fut engagée pour *Gringo*. Le directeur du théâtre, René Rocher, lui dit :

— Vous jouerez avec l'auteur, Pierre Brasseur. Vous savez qui c'est ?

— Non, répondit-elle.

— Ah ?... — Et Rocher resta un instant songeur. — Bon, je vous présenterai moi-même... Je lui expliquerai...

### Pour Odette le loup se fait chien de garde

Expliquer qu'elle était une sage petite perdue dans cet étrange milieu avec une maman plus innocente qu'elle ?... Brasseur le sut en la voyant et au lieu de croquer le Petit Chaperon Rouge, le loup se fit... chien-loup, chien de garde.

Il demanda cérémonieusement sa main. Il vint la chercher tous les soirs à la sortie de son cours de danse, il fut un fiancé respectueux et aujourd'hui encore — alors qu'ils sont divorcés depuis sept ans — Odette demeure sa plus chère sœur, son petit frère. Et aux yeux de son petit frère, ne tient-on pas à être toujours un héros ?

Odette Joyeux est devenue comédienne parce qu'elle était danseuse, et danseuse parce que sa mère n'avait pas pu être chanteuse.

Son père, un sculpteur catalan, était mort à 23 ans, Mme Joyeux eut bien du mal à élever seule son Odette sur laquelle elle transféra tout naturellement ses propres ambitions artistiques non réalisées.

Elle lui fit donner d'abord des leçons de violon. Le père d'un jeune camarade d'études était professeur à l'Opéra : il suggéra à Mme Joyeux d'y faire entrer sa fille.

### Elle gagne des mollets trop forts à l'Opéra

Odette fut un rat doué. De ses années d'entraînement il lui est resté des souvenirs dont elle vient de faire un roman. *Côté jardin*, des mollets trop forts et l'amitié du professeur qui surveille ses études secondaires.

Elle ne sait plus à la suite de quelle incartade elle fut renvoyée de l'Opéra. C'était au moment où l'on y montait *L'Escalier de Jeanne*. Sa maîtresse de ballet exigea sa présence. Elle danse donc, en vedette avec Toumanova sur une scène dont elle était officiellement exclue.

Puis elle supplia pour qu'on veuille bien la réintégrer dans les cadres de la sévère maison. La tradition exigeait qu'elle repassât une audition devant la veille du jour où elle devait se présenter au bachot.

Réadmise à l'Opéra, livre de joie, elle trouva bien moins d'affronter un autre examen et s'en fut rêver aux Tuileries d'un avenir où elle dépassait la gloire de la Pavlova. Elle sait aujourd'hui — mais elle l'ignorait encore — qu'elle ne serait jamais devenue une très grande ballerine.

On pouvait s'y tromper, elle avait assez de grâce pour que le décorateur Mouléart la signale à Jouvet qui cherchait une petite danseuse capable de jouer un rôle dans la pièce de Giraudoux : *Intermezzo*. Odette fut convoquée à la Comédie-Française.

Elle arriva, entre deux cours, tout affairée, patienta un quart d'heure, puis demanda timidement :

— Dites à M. Jouvet que je n'ai pas le temps d'attendre...

Comment se résignerait-on à vieillir quand on se souvient comme il est simple d'avoir seize ans, de refuser tout simplement d'attendre M. Jouvet, de lui dire tout simplement trois jours avant la générale :

— Je crois que je vais m'en aller. Ca m'ennuie le théâtre...

De lui réclamer tout simplement huit jours de vacances à Pâques parce qu'on vit encore au rythme de l'enfance, et de les obtenir. Tout simplement...

Comment se résigner aux rapports compliqués et truqués des adultes quand on se souvient comme il est simple, à seize ans, de s'élancer vers Jean Giraudoux et de lui dire :

— Bonjour. C'est vous, le vous reconnais. Je savais que vous étiez comme ça. J'ai lu tous vos livres...

Et le célèbre auteur qui paralysait les plus audacieux riait avec la petiote qui racontait, entre deux répétitions :

— En ce moment je lis Kant...

Et puis j'écris un roman...

Le jour où elle expliqua à Jouvet que le théâtre l'ennuyait, il fit suspendre la répétition et lui dit :

— Toi... Il faut que je te parle.

Il parla. Il parla pendant deux heures comme seul il sait parler du théâtre, comme on parle d'amour. Plus jamais elle ne s'est ennuyée en jouant la comédie.

Mais le jour où elle revint de ses « vacances de Pâques » défigurée par un coup de soleil sur le nez, il n'eut pas le courage de la gronder.

Elle apportait régulièrement à Giraudoux les nouveaux chapitres de son manuscrit qu'elle avait baptisé *Elans*. Il ne lui disait pas que c'était bon. Il disait : « Continuez... il faut écrire. »

*Elans* ne verra jamais le jour. Mais lorsque Odette publia *Agathe de Nisul l'Espoir*, Giraudoux qui qu'il avait eu raison de l'encourager.

Comment se résoudre à vieillir quand on a eu raison à seize ans ? Quand on a été la petite fille aux sortilèges devant laquelle les hommes déposaient leurs armes ?

C'est si difficile de devenir une femme, de perdre sa baguette de fée, de prendre le poids de chair et de sang. C'est si douloureux de sécréter sa carapace d'adulte.

### Odette Joyeux ne veut plus de rôles d'ingénues

Si Odette Joyeux est sauvage, si elle sort peu, si elle craint les visages nouveaux, c'est peut-être parce qu'elle n'aime pas le reflet d'elle-même que lui proposent ceux qui la découvrent aujourd'hui. Trente-six ans, un fils de treize ans, une intelligence vive, mais qui n'est plus précoce, un don dramatique prometteur chez une petite fille mais dont on exige maintenant qu'il tienne ses promesses, un passé cinématographique où quelques films excellents — *Le Mariage de Chiffon*, *Douce* — ont été suivis de films moins réussis.

Ces dernières années ont été difficiles. Elle a tout refusé pour réaliser deux grands projets passionnants : un rôle de bossue dans un film que préparait H.-G. Clouzot : *Plaisir d'Amour*, et une *Reine Margot* avec Jacques Becker.

Pour diverses raisons, ces deux projets ont été différés, la laissant à la fois oisive et meurtrie. Elle comptait tout sur ces deux rôles pour s'arracher à cet emploi d'ingénue qui n'est pas le sien. Alors elle s'est mise à écrire. Et puis, son livre remis à Gallimard, sa pièce donnée à Marcel Herrand, elle est partie, toute seule, dans le Midi où elle a une maison pour essayer de faire son propre bilan et elle est rentrée décidée à ne plus jouer la comédie pour apprendre qu'Herrand avait reçu *Le Château du Carrefour*.

Mais elle ne s'est accordé que le second rôle, le moins sympathique, le moins jeune.

Son premier film fut *Lac aux Dames* où elle jouait la sœur de Rosine Deréan, Elle y fut quelconque, gênée de se montrer en maillot de bain, butée et ombrageuse comme une petite fille. C'est six ans plus tard un autre film de Marc Allégret, *Entrée des artistes*, qui la lança. Elle y était mal photographiée, mal habillée parce qu'elle n'avait pas encore trouvé son style, sa coiffure, mais elle s'y montrait bouleversante. Elle était d'ailleurs bouleversante si bien près de se suicider, comme l'héroïne qu'elle incarnait.

Elle était si peu crain de se séparer de Pierre Brasseur, elle aimait un homme marié dont le divorce prenait un caractère dramatique, elle se répétait tous les jours :

— Mais pourquoi ? Pourquoi justement celui-là ?... Je suis un monstre, je dois le quitter.

### Elle aime le bleu

Mais elle l'aimait, mais il l'aimait et comme ils appartiennent tous les deux à la race des êtres que rien atteint profondément, ils se déchirèrent à toutes les pages du long chemin qu'ils durent parcourir avant de vivre ensemble libres et heureux.

Dans la défense acharnée de ce bonheur si difficile à édifier ils engouffrèrent l'un et l'autre beaucoup de forces, beaucoup de larmes, et ce fut parfois au détriment de leur ambition. Les grandes histoires d'amour sont exigeantes. Les grandes carrières aussi, et ce que l'on donne aux unes on le prend aux autres.

Aujourd'hui ils ont atteint, un peu haletants, des rives plus paisibles. Philippe Agostini est l'un des meilleurs chefs opérateurs du cinéma français et il est bien décidé à devenir un jour l'un de ses meilleurs metteurs en scène. La pièce d'Odette Joyeux a été très bien accueillie. Oui !

Qu'Odette soit presque toujours habillée de bleu et qu'elle ait un faible prononcé pour les pêches Melba, je suppose que cela vous est complètement égal. Mais il faut savoir que l'appartement qu'elle habite sur les quais est de haut goût, sans aucune trace de ce fouillis fanfreluchéux où se complaisent souvent celles qui ne veulent pas vieillir et qui confondent l'univers de l'enfance avec celui de la puérilité.

Odette, dite Minet, est souvent cruelle, souvent agressive, particulièrement avec les femmes parmi lesquelles elle ne compte guère d'amies parce qu'elle n'a rien à leur dire, parce qu'elle refuse d'entrer dans leur ronde, de s'assimiler à elles, de parler accouchement, confitures ou robes. Elle ne désesterait pas penser que son fils Claude est né dans une rose et qu'elle réussit la crème au chocolat grâce à des incantations.

Devant les femmes, elle prend immédiatement cet air fermé des collégiennes que l'on traîne au salon le dimanche et qui répondent par monosyllabes aux amies de maman. Jusqu'au moment où un homme paraît pour lequel elles sont soudain tout ensoleillées de grâce.

Haute comme un mètre cinquante-deux, elle ne trouva son personnage physique à l'écran qu'à partir du *Mariage de Chiffon* parce que son corps menu ne se prêtait pas à la mode modernes, parce qu'elle était faite en apparence pour le corset et les jupes immenses d'où jaillissent taille de guêpe et buste frêle.

De là à l'imaginer fragile, évaporée, sans défense parce que les robes de style lui conviennent mieux que les tailleurs, il y a un pas qu'il ne faut pas franchir.

Odette Joyeux n'est pas une petite femme faible. C'est une petite fille dire pour qui la vie est un jeu aux règles difficiles où les perdants sont condamnés à devenir des grandes personnes.

# A LA GÉNÉRALE DES « CAVES » JEAN OBERLÉ S'EST FOURVOYÉ CHEZ LES FEMMES SEULES

A la générale des « Caves du Vatican », d'André Gide, il y avait du bien joli monde. Presque autant et d'aussi bonne qualité que pour la rencontre Jean Stock - Ray Sugar Robinson.

Le secrétaire général du « Français », Franck Bauer, qui a succédé, dans ces délicates fonctions, à notre confrère Jean-Jacques Gauthier, se retira dans son bureau dès le premier entracte et mangea un sandwich avec le sourire dans la paix du cœur.

Pourtant, il avait vécu de bien cruels moments. Il avait trouvé éblouissante encore. Au premier rang du premier balcon, il avait disposé les plus ravissantes créatures que Paris dissimule dans les plus merveilleux de ses appartements. Elles vinrent toutes et pendant les baissers de rideau le professeur Mondor, qui était à l'orchestre, se retourna plusieurs fois pour jouir du spectacle.

Il valait le coup d'œil et même le torticolis : Mlle Odette Martine de Wavrin, Dominique Blanchar et l'exquise Danièle Delorme, qui avait augmenté mis ses lunettes pour mieux écouter.

C'était un triomphe.

Seulement, Franck Bauer découvrit qu'un homme s'était glissé parmi les délicieuses. Il avait à côté de lui Jean Oberlé, Bastiaan, la plus « sexy » des nageuses de brasse. Renseignements pris, il s'agissait de Jean Oberlé qui occupait que ce premier rang était compartimenté pour dames seules.

A l'entracte, Franck Bauer le pria, poliment mais fermement, de rentrer dans l'ombre.

Ce fut le seul incident du premier acte. A part un naisser de rideau intempestif au milieu de la troisième scène. Mais la salle était d'une parfaite éducation et elle prit la chose avec une discrète bonne humeur.

L'Académie française, qui a le sens de l'humour, avait désigné un important commando. Pourtant, Gide n'était pas rendre envers les académiciens.

— Il brigue l'Académie, mais, entre nous, il n'a guère de talent.

— Cela n'a aucune importance. Cela fit rire MM. Maurois, Mauriac, Duhamel et Lacretelle, sans effort apparent. M. Claudel, par contre, n'était pas venu : il n'aime pas qu'on plaisante avec la papauté. Et il a déjà traité sur le mode poétique, dans « l'Otage », le thème de la séquestration du Pape que Gide traite, dans les « Caves du Vatican », sur le mode badin.

### M. Auriol s'est (beaucoup) amusé

Le président Auriol, par contre, s'amusa beaucoup. Le comte de Paris n'était pas invité. Le président se montra aussi beau joueur que les académiciens et applaudit les plaisanteries de Gide sur la papauté que le Sa Franciscain.

Le livre « Les Caves du Vatican » est un livre de la jeunesse de Gide : la jeunesse de Gide a commencé à quarante ans. Elle a eu raison. Elle n'a pas vieilli.

Pas plus que Voltaire.

Les Gallimard triomphants étaient venus, après deux trois succès aux prix littéraires, assister leur plus ancien auteur. Ce fut un triomphe de plus.

M. René Julliard était venu, lui aussi, et il arborait un sourire héroïque. M. Jacques Fath, qui portait au « Conte d'Hiver » un jabot, se faisait remarquer cette fois par un cœur dur de 14 centimètres de haut.

La Comédie-Française a la réputation d'être un théâtre vieillot. Mais tant de jolies femmes et la désinvolture insoucieuse du texte de Gide faisaient frissonner la salle de jeunesse et rougir le général de Lattre de Tassigny.

Il y eut au début un certain désarroi. Mais le public, qui avait applaudit le « Soulier de Satin », fit six rappels au premier acte des « Caves ».

André Gide, qui avait accueilli ses amis à l'entrée, ne se montra pas à l'entracte.

Il eût entendu :

— C'est merveilleux...

Un adjectif qu'il n'aime pas et qui lui eût assombri sa soirée.

Malheureusement, après cet acte d'exposition, il y a une pièce.

Et qui se termine à une heure moins le quart.

Une réplique porte :

— Il y a autre chose à faire sur la terre qu'assassiner les vieillards...

Même pour les critiques dramatiques.

**Yvan AUDOUARD.**

## L'héroïne des "Caves du Vatican" a appris son rôle dans la rue

**POUR la première fois dans l'histoire de la Comédie-Française, une sociétaire joue le rôle d'une « pensionnaire » (de maisaise maison). Il a fallu qu'André Gide entrât en réportoire de l'illustre théâtre pour que s'accomplît cette petite révolution.**

**« Les Caves du Vatican », sotie qui a été présentée pour la première fois mercredi soir, comporte, en effet, un personnage de « respectueuse », comme dit le célèbre conteur d'André Gide, M. J.-P. Sar.re. Son nom est Carlotta.**

**On savait pense pour ce rôle à Mlle Denise Noël. Mais l'auteur, qui surveilla attentivement les répétitions, fit prévaloir Mlle Jeanne Moreau, que l'on peut voir, sur la photo ci-dessus, portant le costume de Carlotta.**

**Délicieusement anachronique à mi-chemin entre les petites-filles de la comtesse de Ségur et celles du chevalier de Sacer-Masoch, Mlle Denise Moreau porte à ravir la bottine lacée haut, la jupe écossaise, et la frange à la Toulouse-Lautrec.**

**On peut la voir sur la scène de la rue de Richelieu, jetant son devolu sur le chaste et infortuné Florisoire, lequel s'enfuit de sa couche, chemise au vent et bre elles pendantes.**

**A l'autre bout de la rue de Rivoli ais, M. Jean de Letraz, en son théâtre du Palais-Royal, songe à se plaindre de concurrence déloyale.**


*Vous le saurez en lisant le :*

**SAVOIR-VIVRE INTERNATIONAL**

**Code de la Susceptibilité et des Bons Usages à travers le monde.**

*réalisé par :*

PIERRE DANINOS

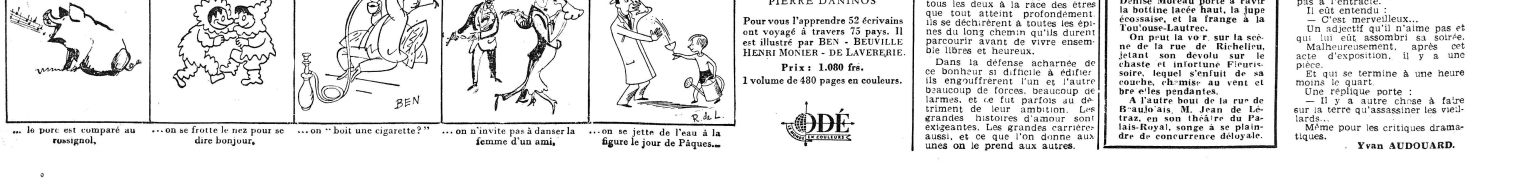
**Pour vous l'apprendre 52 écrivains ont voyagé à travers 75 pays. Il est illustré par BEN BEUVILLE HENRI MONIER DE LAVERERIE.**

**Prix : 1.080 frs.**

**1 volume de 480 pages en couleurs.**

ODÉ PUBLICITÉS


## Savez-vous où




... le porc est comparé au rossignol, ... on se frotte le nez pour se dire bonjour, ... on "boit une cigarette?" ... on n'invite pas à danser la femme d'un ami, ... on se jette de l'eau à la figure le jour de Pâques...